

PIERRE SAUREL

Hors-la-loi de la jungle



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 018

Hors-la-loi de la jungle

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 464 : version 1.0

Hors-la-loi de la jungle

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Diane Roy, la jolie Canadienne, ex-vedette d'Hollywood, se trouvait dans une des positions les plus embarrassantes de sa carrière d'aventurière.

Partie pour explorer l'Afrique, les choses avaient mal tourné pour notre beauté.

Le chef de l'expédition, Gaby Aubry, était un homme malhonnête, sans scrupule et qui n'avait qu'un but, s'enrichir aux dépens des pauvres nègres qui, bien souvent, mettent leur confiance en des inconnus.

Ovide Roy, oncle de la belle Diane, faisait également partie de l'expédition. Mais Roy ne valait guère mieux qu'Aubry.

Il n'était pas aussi malhonnête mais c'était un paresseux qui se laissait dominer par Aubry et faisait ses quatre volontés.

Diane s'était vite rendue compte des intentions des deux hommes. Foncièrement honnête, elle avait décidé de contrecarrer leurs projets.

Dès leurs premières aventures en Afrique, Aubry et Roy avaient bien vu qu'ils auraient à éloigner Diane, s'ils voulaient réussir dans leurs mauvais desseins.

Aubry était même prêt à recourir aux grands moyens car il ne reculait même pas devant un meurtre.

Heureusement, Diane s'était fait un allié. Il s'agissait d'un jeune nègre, Komo. Le noir avait été ébloui par la beauté de la Canadienne. Comme il parlait plusieurs langues indigènes en plus d'un peu d'anglais, il avait réussi à se faire engager comme interprète.

Nos explorateurs s'étaient tout d'abord dirigés vers la côte d'Ivoire. C'est là que vivait la tribu des Bakis.

Les Bakis étaient connus dans le monde entier. C'était une tribu pacifique. Mais ce qui avait fait la renommée de ces noirs, c'était le fameux

diamant que portait le roi. Ce joyau était fixé à un chapeau que le roi mettait dans les grandes occasions seulement.

Ce diamant était probablement le plus gros au monde et valait des milliers de dollars. Inutile de dire qu'Aubry et Roy avaient décidé de le voler.

Mais ils avaient compté sans Diane.

La jolie Canadienne avait réussi à empêcher les deux hommes de voler les Bakis.

Mais Diane n'avait pu prouver qu'Aubry était au fond de toute l'affaire.

L'explorateur s'était fait aider par le chef des guides noirs, un nègre que les Américains avaient baptisé Jos.

Ce dernier s'était sauvé en emportant avec lui, un faux diamant qu'il avait cru être le véritable.

Aubry l'attendait dans le but de l'assassiner mais une lionne blessée l'avait attaqué et sans Komo, notre explorateur aurait trouvé une mort horrible.

Aubry s'en était tiré avec quelques marques profondes aux bras et à la figure.

Quant à Jos, il avait réussi à s'enfuir et était allé chercher refuge auprès de Rouka.

Rouka était un homme terrible et redouté de tous. Sa tribu n'était formée que de voleurs, de noirs terribles qui vivaient du fruit de leurs larcins.

En apprenant qu'il y avait des blancs chez les Bakis, Rouka décida tout de suite.

– Nous y allons. Ils doivent sûrement avoir beaucoup d'argent avec eux.

Rouka avait réuni ses hommes et tout de suite s'était dirigé vers le village indigène.

En cours de route, il avait rencontré Somé, le fils du roi des Bakis et l'avait fait prisonnier.

– Nous l'échangerons contre les blancs et tous leurs bagages.

Une fois chez les Bakis, Rouka allait imposer ses conditions lorsque soudain il aperçut Diane.

Le chef nègre n'avait jamais vu une aussi belle femme. Il décida de changer ses plans et alla trouver le roi Zoula.

– Je suis prêt à remettre votre fils en liberté mais à deux conditions.

– Lesquelles ?

– Je désire tout le bagage des blancs, et enfin, j’amène la jolie blanche avec moi. Elle deviendra ma femme.

– Et si elle refuse de vous suivre ?

– Si elle refuse de me suivre, eh bien, je la tue, elle, ses compagnons et votre fils Somé. C’est à vous de décider, grand roi.

Le roi Zoula réfléchit :

– Non, ce n’est pas à moi de décider. C’est à la jeune fille. Je ne puis prendre de décision pour elle.

– Eh bien, qu’elle se hâte, la patience de Rouka a des limites.

Le chef des voleurs alla retrouver son monde.

Zoula fit demander la belle Diane. Cette dernière se rendit auprès du roi. Komo, qui lui servait d’interprète, l’accompagnait.

– Vous désirez me voir, Majesté ?

– Oui, belle demoiselle.

Le roi hésita.

– Mon cœur est rempli d'une peine immense.

Komo traduisait les phrases à mesure.

– Qu'est-ce qu'il se passe, Majesté ? Votre fils ?

– Oui, mon fils a été fait prisonnier par Rouka, l'un des plus terribles bandits de la jungle.

– Ils veulent le diamant en échange ? s'écria soudain Diane.

– Non, oh ! non, jamais ils n'oseraient toucher au diamant des Bakis.

– Pourquoi ?

– Le diamant doit porter malchance à celui qui le vole. Ils n'oseront jamais le prendre, je puis vous l'assurer. Mais, ils sont prêts à remettre mon fils en liberté, mais à des conditions impossibles.

Diane parut surprise :

– Vous désirez mon avis ?

– Non, si je vous ai fait demander, c'est que

ces conditions vous touchent de très près.

– Moi ?

– Oui.

Et après une autre longue hésitation, le roi continua :

– Rouka vous a vue tout à l’heure, il vous trouve très belle et il veut faire de vous, sa femme !

– Qu’est-ce que vous dites ?

Komo murmura quelque chose en sa langue. Il semblait enragé.

– Jamais, fit-il enfin en anglais, je laisserai partir la belle jeune fille.

Mais Diane avait repris rapidement son calme.

– Ce n’est pas à toi à décider Komo.

Puis, se tournant vers le roi, elle déclara :

– Votre fils doit être sauvé. Si je pars avec Rouka, on va lui rendre la liberté. J’accepte donc de servir d’otage.

Le roi demanda :

– Qu'est-ce qu'elle dit ?

Komo gardait le silence. Il ne traduisait pas la phrase de Diane.

– Parle, Komo, parle.

– Non, non, je ne dirai pas une telle insignifiance. Komo ne parlera pas.

– Komo, tu veux que je me fâche ?

Le nègre était mal à l'aise, il adorait Diane.

– Eh bien, c'est entendu, mais Komo va partir avec la belle fille.

– Je n'y vois aucun inconvénient, mais naturellement, ce n'est pas moi qui déciderai, c'est Rouka.

– Moi, lui demander.

Il se tourna vers le roi et traduisit la phrase de Diane, puis, il expliqua en sa langue.

– Komo va partir avec la jeune fille blanche et, si c'est possible, il va empêcher le mariage de Rouka,

Le roi avait les larmes aux yeux.

– Je suis obligé de sacrifier la jeune fille qui a sauvé le diamant des Bakis.

Komo sortit de la cabane et se dirigea vers le coin où se trouvaient Rouka et son prisonnier.

*

Les Bakis étaient réellement des peureux. Sitôt que la nouvelle se répandit que Rouka voulait emmener Diane, plusieurs déclarèrent :

– Ils commencent par elle, puis ce sera les autres femmes. Nous courons un grand danger.

Aussi, quelques-uns d’entre eux décidèrent de se sauver dans la forêt avec leur épouse et leurs enfants.

– Nous reviendrons quand Rouka sera parti, avaient-ils dit.

L’un de ces nègres, accompagné de sa femme, s’était établi dans une petite carrière.

– Ici, nous sommes en sûreté, dit-il.

Il était là depuis une dizaine de minutes,

lorsque soudain, il entendit un bruit.

Quelqu'un venait dans sa direction.

– Qui ça peut-il être?

Il envoya sa femme et ses deux enfants en forêt.

– Moi, je vais surveiller, dit-il.

Tout à coup, il vit apparaître quatre nègres. Le premier devait être un guide. Les autres portaient des paquets.

À l'arrière venaient cinq blancs. Trois hommes et deux femmes.

Le nègre hésita quelques secondes puis sortit de sa cachette.

Il s'avança vers le guide en poussant des cris.

– Ami ! Ami ! Il y a danger. N'allez pas plus loin. Le guide s'arrêta. Il parlait la langue des Bakis.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Tu connais Rouka ?

– Oui.

- Il est dans mon village, le village des Bakis.
 - Qu'est-ce qu'il fait ?
 - Il a enlevé le fils du roi et le garde prisonnier.
 - Il veut piller votre village ?
 - Non, il veut voler les blancs et ensuite prendre nos femmes et nos enfants.
- Le plus vieux des blancs s'était avancé.
- Qu'est-ce qui se passe ?
 - Une bande de hors-la-loi de la jungle ayant comme chef Rouka, un terrible bandit, se trouve présentement chez les Bakis.
 - Mais c'est là que nous allons ?
 - Oui.
- Le blanc déclara :
- Ce Rouka ne nous fait pas peur, nous irons quand même.
 - Attendez, vous ne le connaissez pas, fit le guide. Il pille tous les étrangers et vole leurs bagages. C'est pour ça qu'il s'est rendu chez les

Bakis.

– Il nous attendait ?

– Non, il y a des étrangers chez les Bakis.

– Des blancs ?

– Oui.

– Questionne le noir, demande-lui qui sont ces blancs ?

Le guide se tourna vers l'indigène.

– Tu connais ces blancs ?

– Ils sont arrivés, il y a trois jours. Il y en a un qui a été attaqué par une lionne blessée.

– Tu sais leur nom ? Est-ce des français, des anglais ?

– Je ne sais pas. Il y a deux hommes, une femme. La fille est belle, très belle. Je sais qu'elle s'appelle Diane et qu'elle écrit pour des journaux.

– Une seconde.

Le nègre traduisit. Maintenant les autres blancs se mêlaient à la conversation :

– Mais ce doit être Diane Roy, s'écria l'un

d'eux.

– Tu la connais ? demanda celui qui était en charge de l'expédition.

– Je ne la connais pas mais j'ai beaucoup entendu parler d'elle. Elle est dans le métier tout comme moi.

– Elle est journaliste ?

– Oui. Elle est venue ici avec deux explorateurs afin de faire des reportages.

– Pour qui travaille-t-elle ?

– Pour *la Trompette*, de Montréal.

Le chef de l'expédition réfléchit, puis :

– Rouka a plusieurs hommes ?

– Oui et ils sont armés de flèches empoisonnées. Si vous allez au village, vous serez tués et on prendra vos bagages. Rouka veut emmené Diane et l'épouser.

– Ah !

Le journaliste déclara alors :

– Il faut certainement faire quelque chose pour

la sauver.

– Je suis de votre avis, Philippe, mais quoi ?
N'allons pas trop vite en affaire. Ce nègre
exagère peut-être.

II

– Qui es-tu ? demanda Rouka.

– Je suis Komo. Je suis un ami de la belle Diane.

– Que veux-tu ?

– Le roi Zoula a dit à Komo et à Diane ce que vous attendiez. Eh bien, Diane est prête à vous suivre mais à une condition.

– Laquelle ?

– Je suis son domestique et je veux la suivre.

– Une seconde.

Rouka alla trouver son principal lieutenant et lui fit part de la suggestion de Komo.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Si cet imbécile veut venir dans notre village, on peut l'emmener. Ensuite, on le tuera. Comme ça, vous aurez votre femme et tout l'argent des

blancs.

– C’est ça.

Il alla voir Komo.

– Nous allons t’accompagner, dit-il et fouiller les bagages des blancs. Nous prendrons ce qui nous intéresse.

– Bien.

Pendant ce temps. Ovide Roy était allé trouver Gaby Aubry.

– Tu sais ce qui arrive, n’est-ce pas ?

Gaby avait de la difficulté à parler.

– Non.

– Il y a des pillards qui sont venus ici, et pour moi, c’est pour nous voler.

– Quoi ?

– Alors nous faisons mieux d’y voir tout de suite.

– Que proposes-tu ? Faire disparaître nos bagages ?

– Non, fit Ovide. Nous allons tout simplement

enlever ce qui a le plus de valeur et le cacher.

– L’argent, s’écria Aubry.

– Pas tout l’argent, oh non. Nous allons en prendre une partie seulement. Disons de quoi nous aider pendant quelques semaines, tous les deux.

– Et Diane ?

– Non, car Rouka veut l’emmener avec lui pour en faire sa femme.

– Ah !

– Je suis bien prêt à aider ma nièce, mais cette fois-ci, je ne puis rien y faire. Ce n’est certes pas de ma faute, si ces noirs veulent l’emmener.

– Alors, vite, les bagages. Les deux hommes se mirent à l’œuvre.

Ils firent disparaître l’argent, les objets de valeur comme la caméra de Diane et autres choses du genre.

– Attention !

– Quoi ?

– Voici Komo avec quelques-uns de ces

voleurs.

Aubry demanda :

– Penses-tu que Komo faisait partie de cette troupe ?

– Je n'en serais pas du tout surpris. C'est probablement pour ça qu'il a tenu à nous accompagner.

Komo entra avec Rouka et trois de ses hommes.

– Placez-vous dans le coin, ordonna-t-il.

Les deux hommes obéirent.

Rouka se mit à fouiller les bagages, prenant les vivres et ce qui restait de l'argent.

– C'est tout ce que vous avez ?

Ce fut Ovide qui prit la parole :

– Juste avant d'arriver au village des Bakis, nous avons été volés, une nuit que nous dormions tous. On nous a pris une partie de nos bagages.

– Vous avez été volé par qui ?

Ovide s'écria :

– Écoutez, si nous avons pu voir notre voleur, on l’aurait empêché d’emporter nos bagages.

Rouka sembla satisfait de l’explication. Il sortit avec Komo.

– Va dire à la belle fille que nous sommes prêts à partir.

– Bien.

Komo alla chercher Diane.

– Le bandit Rouka est prêt à partir. Vous ne changez pas d’idée, belle demoiselle ?

– Écoute, Komo, si je refuse de le suivre, on va m’emmener quand même, mais on tuera probablement plusieurs Bakis.

– Et vous allez devenir la femme de Rouka ?

– Oh ! ça, ce n’est pas encore fait.

– Komo va arrêter le mariage. Komo va tuer le fameux Rouka.

– Laisse-moi faire. Tant qu’il y a de la vie, il y a de l’espoir, Komo.

– La belle demoiselle a une idée ?

– Pas encore mais je me trouverai sûrement un plan pour me tirer d’embarras sitôt que nous serons rendus au village de Rouka.

Diane alla dire un dernier bonjour à son oncle et à Gaby.

– Il est possible que je ne vous revoie plus.

Ovide s’écria :

– Voyons, nous prends-tu pour des ingrats ?

Aubry ajouta :

– Sitôt que tu seras partie, nous demanderons de l’aide. Nous irons attaquer le village de Rouka.

– Sûrement. Tu es ma nièce, ne l’oublie pas et j’ai promis de veiller sur toi.

– Merci, mon oncle.

– De rien, ma nièce, de rien. Nous allons faire l’impossible pour t’aider.

Rouka remit le fils du roi en liberté puis donna le signal du départ. Et bientôt, Diane et Komo, escortés de plusieurs bandits, se dirigèrent vers la jungle.

Aussitôt Aubry déclara :

– Il nous faut partir.

– Partir ?

– Oui, pour Freetown. Là-bas, je pourrai me faire soigner, dit-il. Nous allons en profiter pour nous esquiver pendant que Diane n’y est pas.

– Mais crois-tu que tu sois assez bien ?

– Bah ! je pourrai facilement me tirer d’affaires. Laisse-moi faire.

Il se leva et s’en alla vers la cabane du roi.

– Y a-t-il quelqu’un qui peut traduire ?

L’un de ses hommes, c’est-à-dire, un des nègres qui faisaient partie de son escorte, parlait légèrement l’anglais.

Aubry envoya le nègre auprès du roi pour lui demander une audience officielle.

Ce dernier dit au nègre :

– Je puis recevoir ton ami.

Le roi, qui ignorait totalement qu’Aubry avait déjà voulu le voler, mit son chapeau des grandes

occasions.

– Laisse-moi, mon fils, le chef des blancs veut m’adresser la parole.

– Bien, père.

Aubry alla trouver Ovide.

– Tu es prêt à partir ?

– Mais oui.

– Réunis tous les nègres qui nous accompagnent et dis-leur que nous repartons pour Freetown.

– Bien.

– Quand tout sera prêt, tu viendras me chercher chez le roi.

– Entendu.

– Maintenant, ne répands pas la nouvelle que nous partons pour Freetown.

– Compris. Tu as une idée ?

– Tu vas voir.

Aubry alla trouver le roi, puis se servant de l’interprète, il expliqua :

– Mon ami et moi, nous partons avec nos hommes.

– Mais vous ne pouvez partir comme ça, vous êtes blessé.

– Bah ! pas trop.

– Où allez-vous ?

– Nous voulons délivrer notre amie, Diane. Aussi, nous allons nous rendre près du village de Rouka.

Le roi frissonna :

– Vous allez vous faire assassiner.

– Nous ne sommes pas des peureux, dit Aubry. Nous trouverons bien un moyen.

Il tendit la main au roi.

– Nous vous remercions beaucoup pour tout ce que vous avez fait pour nous.

– Ce fut un plaisir.

– Nous reviendrons sûrement vous voir. Juste à ce moment, Ovide parut dans la porte.

– Nous sommes prêts à partir.

– Bon, je vous rejoins dans quelques secondes.
Mettez-vous en route.

– Tout de suite.

Ovide sortit. Aubry regarda autour de lui, puis se rapprocha du roi.

Brusquement, il tira un poignard de sa poche. Le roi voulut crier mais n'en eut pas le temps.

Le couteau s'enfonça dans la poitrine du vieux.

Le nègre qui accompagnait Aubry voulut intervenir, mais l'explorateur avait prévu son geste.

Il fonça sur lui et après une courte lutte, le nègre tomba à son tour.

En vitesse, Aubry enleva le fameux diamant des Bakis et le glissa dans un sac qui était accroché à sa ceinture.

– Somé ! Somé !

Aubry avait appelé le fils du roi, de la porte de la cabane.

Le jeune nègre s'avança. Aubry ouvrit la

porte. Somé crut que son père voulait le voir.

Il entra et reçut un violent coup de crosse de revolver sur la tête. Il s'écroula de tout son long.

Aubry sortit lentement de la cabane.

– Au revoir !

Il faisait des signes de la main. Tous les nègres étaient rassemblés sur la place. Aubry s'inclina, puis en vitesse alla rejoindre Ovide et les nègres qui venaient de s'engager dans la forêt.

– Plus vite, plus vite.

Il leur faisait des signes d'avancer mais aucun d'eux ne comprenait le français. Cependant, ils comprirent les signes que leur faisait Aubry.

– Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Ovide.

– Il faut se hâter. Il se peut que d'ici une heure, nous ayons tous les Bakis sur nos traces.

– Comment ça ?

– Laisse-leur prendre l'avance. Je vais te montrer quelque chose.

Les deux hommes retardèrent de quelques secondes puis Aubry ouvrit son petit sac.

– Regarde !

– Le diamant des Bakis ?

– Oui, mon vieux. Avec ça, nous pouvons entrer immédiatement au Canada. Dans deux heures, nous aurons trouvé une voiture. Nous nous rendrons jusqu’au chemin de fer et de là jusqu’à Freetown. Il nous reste suffisamment d’argent pour nous payer un passage à bord d’un avion.

– Mais les Bakis ? Ils vont nous poursuivre ?

– Sans leur roi, ils ne peuvent rien faire. Le roi est mort.

– Hein ?

– Quant au fils, il en a pour un bout de temps avant de reprendre ses sens. Nous serons loin, lorsqu’ils décideront de se lancer à notre recherche.

– Je n’aime pas ça, Gaby, je te jure que je n’aime pas ça.

– Pourquoi ?

– Tu sais ce que le roi a dit. Tous ceux qui

tenteront de voler le diamant seront poursuivis par la malchance.

– Superstition, mon vieux, superstition. Moi je crois beaucoup plus en la valeur de l'argent que dans ces affirmations ridicules.

Et les deux hommes continuèrent leur route, escortés par leurs guides nègres.

*

Le professeur Brisebois était un éminent archéologue.

Il avait déjà fait des découvertes importantes sur les descendances de certaines races disparues de la surface terrestre.

Il avait parcouru pratiquement le monde, et présentement, il faisait des recherches en Afrique.

Son épouse, une femme dans la quarantaine, le suivait partout.

Il faut dire que le professeur était très riche, ayant hérité à deux reprises, une fois de son père,

puis un peu plus tard, de sa marraine.

Cette fois, le professeur était parti avec un de ses amis, un autre millionnaire, Ronald Bercy et son épouse.

Enfin, il avait agréé la demande d'un journaliste, Philippe Cadieux.

L'expédition était fort bien organisée.

C'était le groupe de Brisebois qui avait rencontré le nègre de la tribu des Bakis.

Le professeur allait se remettre en route.

– Nous allons nous y rendre quand même, décida-t-il.

– Le danger est grand, professeur.

– On ne sait jamais, on peut faire entendre raison à ce Rouka.

Mais le chef des guides s'écria :

– L'homme qui fera entendre raison à Rouka n'est pas encore au monde.

Ils allaient s'éloigner lorsque soudain un des guides s'écria :

– Professeur, professeur.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

– Une troupe de noirs s'en vient par ici.

Le professeur ordonna :

– Vite, tout le monde, cachez-vous dans la forêt. Ne remuez pas surtout. Il vaut toujours mieux savoir à qui nous avons affaire.

Le professeur resta près du chef des guides et de l'indigène.

Bientôt, le groupe annoncé par le noir apparut. L'indigène faillit pousser un cri :

– C'est Rouka !

– Tu es certain de ça ?

– Oui, oui, c'est lui qui passe le premier.

Le journaliste ne disait rien mais il observait. Soudain, il faillit crier à son tour :

– Regardez la femme !

– Je l'ai vue, murmura le professeur.

– Mon Dieu qu'elle est belle !

– S'agit-il de Diane Roy ?

– J’en ai entendu parler, professeur, j’ai vu ses photos, mais ce serait difficile à dire. Une chose certaine, si ce n’est pas Diane Roy, c’est quelqu’un d’aussi jolie.

Le groupe continuait son chemin sans s’arrêter.

Le journaliste prit un des guides qui avaient été triés sur le volet par le professeur.

– Dis donc, tu connais Rouka ?

– C’est la première fois que je le vois, répondit le guide en un très bon anglais.

– Tu es un brave, un des plus brave parmi le groupe ici. Veux-tu m’aider ?

– À quoi ?

– Nous allons suivre le groupe de Rouka, connaître leur retraite et si possible, essayer de délivrer cette belle Diane.

– Je ne demande pas mieux, monsieur.

Le journaliste alla trouver le professeur.

– Maintenant que Rouka a quitté le village des Bakis, vous allez vous y rendre ?

- En effet.
 - Eh bien, j’irai vous rejoindre plus tard. Je pars avec Cali.
 - Mais où allez-vous ?
 - Nous allons suivre cette bande de loin et nous chercherons un moyen pour tirer cette Diane de ce mauvais pas.
 - Voyons, Philippe, vous n’êtes pas sérieux ?,
 - Tout à fait sérieux, professeur. Rien ne peut me retenir. On ne laisse pas une blanche, surtout, une aussi jolie femme, en compagnie de bandits de la sorte.
 - Mais...
 - Ne tentez pas de me convaincre, professeur. Cali et moi sommes bien décidés. N’est-ce pas, Cali ?
 - Oh ! oui, monsieur. Cali aime la bataille.
 - Et vous nous rejoindrez au village des Bakis ?
 - Attendez-nous là, fit le journaliste.
- Le professeur proposa :

– Vous ne seriez pas mieux d’amener d’autres hommes ?

– Non, moins nous serons nombreux, le mieux cela sera. Il faut agir avec finesse. Nous ne pouvons employer la force contre ces types-là.

– Oui, tu as raison.

– Alors, c’est entendu, nous nous retrouvons chez les Bakis ?

– Puisqu’il n’y a pas moyen de te faire changer d’idée.

Le journaliste fit signe à Cali :

– Allons-y tout de suite, afin de ne pas les perdre de vue.

Et les deux hommes partirent rapidement en direction de l’endroit par où Rouka, ses hommes et ses deux prisonniers étaient disparus.

III

Le groupe venait d'arriver au petit village de Rouka. Les bandits furent accueillis par des cris de joie. Rouka, cependant, ne semblait pas satisfait.

– Je croyais qu'ils avaient plus d'argent, dit-il à Jos.

Jos était le nègre qui avait tout d'abord volé le diamant des Bakis puis qui s'était enfui au village de Rouka.

– Pourtant ils en avaient beaucoup. Ils ont dû le cacher.

– Mais j'ai quelque chose qui vaut beaucoup mieux qu'un fort montant d'argent.

– Quoi donc ?

– Une femme !

Jos aperçut la belle Diane.

- Mais où sont les autres ?
- Je n’ai pas jugé préférable de les emmener.
- Mais ils vont demander du renfort et se lancer à votre recherche ?
- À ce moment-là, nous serons loin, mon cher Jos. Nous, ce n’est jamais bien long. Nous pouvons tous partir à une heure d’avis.
- Et qu’avez-vous l’intention de faire de la belle Diane ?
- Mais l’épouser ?
- L’épouser ? Et Lila, qu’est-ce que vous en faites ?
- Ça fait tout près d’un an que Lila est à mes côtés, j’en suis fatigué, et puis, j’ai le droit d’avoir plus d’une femme.
- Vous savez qu’elle est jalouse. Ce n’est pas une négresse comme nous, c’est une blanche de descendance espagnole et il faut se méfier de ses colères.

Rouka se mit à rire :

- Non, mais crois-tu qu’une femme va me

faire peur ?

– Attention, la voici.

Lila demeurait au village de Rouka depuis un an. Rouka avait rencontré cette fille au cours d'une expédition.

Lila adorait la jungle et tout de suite, Rouka lui avait plu. Elle l'aimait à la folie.

Elle avait décidé de tout abandonner pour suivre le hors-la-loi de la jungle.

Depuis un an, elle vivait auprès de Rouka, le servant nuit et jour.

Un sorcier les avait mariés suivant le rite indigène.

– Laisse-moi, je vais lui parler.

Depuis qu'elle vivait avec les noirs, Lila avait appris leur langue et avait même pris leurs habitudes.

Au lieu de s'habiller comme une blanche, elle se vêtait comme les noirs, c'est-à-dire d'une simple sarong.

– Bonjour, mon chéri. As-tu apporté plusieurs

cadeaux à ta Lila ?

– Oui, j’ai beaucoup de bijoux pour toi.

Elle lui passa les bras autour du cou.

– Si tu savais comme je suis contente de te revoir, mon chéri.

– Moi aussi, fit Rouka, mal à l’aise.

– Qu’est-ce que tu as ? Tu dis, moi aussi, et tu sembles en peine ?

– Je n’ai rien... je n’ai rien.

Juste à ce moment, un gros nègre s’approcha.

– Pardon, maître, doit-on amener votre future femme dans votre maison ?

Rouka se sentit mal à l’aise. Lui qui faisait trembler toute la jungle, il avait peur des colères de Lila.

– Ta future femme ?

– Il ne sait pas ce qu’il dit. J’y vais.

Puis, se tournant vers Lila :

– Excuse-moi !

– Une seconde !

Lila le rattrapa par le bras.

– Tu vas m’expliquer... qui est cette fille ?

– T’expliquer ! T’expliquer ! Mais c’est une prisonnière. Je l’ai capturée et l’ai amenée ici. Plus tard, j’aurai une très forte rançon pour elle.

– Et cette histoire de femme ?

– Elle va sûrement chercher à se sauver, à prendre la fuite. Mais si elle devenait ma femme, car j’ai le droit d’avoir plus d’une femme...

– Tu as peut-être le droit, mais moi, je ne te suffis pas ?

– Si, mais...

– Il n’y a pas de mais. Avant que tu décides quoi que ce soit, je veux la voir, cette fille. Est-elle jolie ?

– Plus ou moins.

– Plus ou moins que moi ?

– Oh ! moins que toi, moins que toi, Lila, jamais une femme ne sera plus jolie que toi.

– J’ai tout quitté pour toi, mon pays, mes amis, je t’ai suivi dans la jungle. Maintenant, si tu

m'abandonnes pour une autre...

– Il n'est pas question de ça.

– En tout cas, je désire la voir, lui parler, même.

– Tu pourras la voir et non lui parler, Lila, je n'aime pas à ce que tu causes avec les prisonnières.

Rouka s'éloigna rapidement. Lila demeurait là, à réfléchir.

– Après tout, je m'inquiète peut-être inutilement, se dit-elle.

Le chef des bandits alla trouver Jos.

– Veux-tu me rendre un service ?

– Oui, car tu t'es vengé de ceux qui m'avaient poussé à commettre un vol et à me faire prendre.

– Tu vas surveiller Lila.

– Pourquoi ?

– Déjà, elle semble jalouse de la prisonnière.

– Il y a de quoi ! Pourquoi ne demandes-tu pas à un des tiens ?

– Parce que mes hommes ont appris à aimer Lila. J’aime mieux que ce soit toi.

– Et qu’est-ce que tu vas faire pendant ce temps-là ?

– Causer avec la prisonnière. Je veux connaître ses idées, savoir si je puis faire d’elle ma femme, avec l’espoir qu’elle m’aimera un jour.

Rouka alla retrouver ses hommes qui tenaient Diane sous bonne garde.

– Emmenez-la à ma maison.

Ils obéirent.

– Vous allez me laisser seul avec elle.

Rouka entra derrière Diane et referma la porte. La Canadienne était calme. Elle s’attendait au pire.

– J’aimes les aventures, j’ai couru au-devant du danger, maintenant, je dois en supporter les conséquences, pensa-t-elle.

– Asseyez-vous !

Diane était surprise. Rouka possédait des

meubles d'assez bonne qualité.

La jeune Canadienne s'assit. Rouka s'approcha d'elle.

– Vous savez pourquoi je vous ai emmenée ?

– On m'a dit que vous vouliez faire de moi, votre femme ?

– Je vous trouve très jolie. Quel est votre nom ?

– Diane !

– Diane, je vais faire de vous la femme la plus riche du monde, la plus choyée. Vous voyez que je ne suis pas méchant. Diane l'écoutait sans mot dire.

– Par contre, si vous refusez...

– Si je refuse ?

– Oh ! je pourrais demander une rançon pour vous. Mais de l'argent, j'en ai, et je vous trouve trop jolie pour vous perdre. Non, je vous garderai malgré vous. Je pourrai regarder vos yeux, votre bouche, vos lèvres...

– Drôle de manie, pensa Diane.

– Je vous ferai couper la tête.

Elle frissonna. Cet homme était-il sérieux ?

– Je ferai enterrer votre corps mais je garderai votre tête. Le sorcier la préparera et elle durera toujours. J’ai conservé comme ça, les têtes de quelques-uns de mes plus grands ennemis. Voulez-vous les voir ?

– Jamais !

– Alors c’est à vous de décider. Je veux que vous m’aimiez.

– Je ne pourrai jamais. On ne commande pas à mon cœur.

– Laissez-vous aimer. C’est tout ce que je vous demande. Alors vous acceptez ?

Diane ne pouvait choisir d’autre alternative. Si elle refusait, Rouka pouvait la tuer immédiatement.

– Je vais être franche avec vous.

– Tant mieux.

– Je ne suis pas fâchée de ce qui m’arrive.

– Ah !

– Je suis venue en Afrique parce que j’aime la jungle. Je veux vivre comme les habitants de l’Afrique.

– Non !

– Pourquoi dites-vous non ?

– Parce que je veux que vous restiez telle que vous êtes. J’ai déjà une épouse. Lila, c’est une Espagnole.

– Je l’ignorais.

– Mais elle a trop changé. Elle vit comme nous, porte les mêmes costumes que nos femmes. Elle n’est plus Européenne.

– Je comprends.

– Je veux une femme qui sorte de l’ordinaire. Acceptez, Diane, et je vous assure que jamais vous le regretterez.

– Écoutez, Rouka, je veux être heureuse. Je ne veux pas agir à la légère. Puis-je causer avec cette Lila ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Elle est très jalouse et pourrait vous tuer.

– Oh ! je n'ai pas peur d'elle. Je veux lui causer.

– J'ai dit non.

Diane était d'une calme surprenant.

– Voyons, Rouka, c'est la première faveur que je vous demande, et déjà vous me refusez. Comment croyez-vous que je puisse espérer le bonheur ?

Elle était maintenant tout près de Rouka.

– Je puis vous donner beaucoup plus que Lila, j'en suis certaine.

Puis, réprimant son dégoût, Diane se pencha sur lui et l'embrassa très longuement. Rouka poussa un petit hurlement et saisit Diane dans ses bras. Il la serra à l'étouffer, l'embrassant sauvagement.

– Vous voyez ce que je veux dire, fit Diane.

– Moi aussi, je puis aimer, fit le nègre.

– Je n'en doute pas. Alors acceptez-vous ma demande ?

– Je vais dire à Lila de venir vous voir. Je puis annoncer à tout le monde que vous allez devenir ma femme ?

– Sitôt que j’aurai causé avec elle.

Rouka sortit de sa cabane et alla trouver son épouse.

– La prisonnière est dans ma maison. Elle est bonne. Elle ne veut de mal à personne. Va la voir, lui causer.

Puis, Rouka ferma les poings.

– Je suis prêt à te garder, Lila, j’aurai deux femmes.

– Non, je veux être seule.

– Si tu refuses, je te ferai tuer, tu entends ? Si tu touches à un cheveu de Diane...

– J’ai bien hâte de la voir.

Et dans la cabane, Diane réfléchissait. Déjà, elle songeait à un plan qui pourrait la tirer de cette fâcheuse situation.

IV

Philippe Cadieux et Cali étaient rendus tout près du petit village de Rouka.

- Cali avait fait signe au journaliste.
- Restez là, je vais m’approcher un peu plus.
- Fais vite.

Dix minutes plus, tard, Cali revenait.

- Et puis ?
- Ça va être très difficile, maître.
- Comment ça ?
- Il doit y avoir cinquante hommes dans ce village.
- Cinquante !
- Oui, et ils sont tous armés. Écoutez, Cali a une idée.
- Laquelle ?

– Je suis noir, je puis entrer dans le village sans attirer l’attention. Je vais y aller et essayer de trouver un plan.

– Mais si Rouka décide de te tuer ?

– Aucun danger. Cali sait comment s’y prendre. Cali va essayer de sauver belle demoiselle.

Et le noir s’avança vers le village de Rouka.

En arrivant, il se mit à courir, puis, comme un homme qui est épuisé, il s’écroula au centre de la place.

Plusieurs hommes l’avaient vu.

Quelques-uns poussèrent des cris, d’autres s’avancèrent prudemment.

– Rouka ! Rouka ! murmurait Cali exténué.

– Il veut parler à Rouka.

Ce dernier demanda :

– Qui est cet homme ?

– Nous l’ignorons, il vient d’arriver.

Rouka jeta un coup d’œil en direction de Lila

qui entrait justement dans la cabane du chef. Qu'allait-il se passer entre les deux femmes ? Il aurait bien aimé écouter à la porte.

– Il faut que j'aie vu ce type-là.

Il s'approcha de Cali :

– Qui es-tu ?

– Rouka ! Rouka.

– Je suis Rouka.

– Je suis Cali, répondit le nègre. Il semblait reprendre son souffle.

– Qu'est-ce que tu désires ?

– Je suis venu vous prévenir. Un grand malheur va vous frapper.

– Moi ?

– Oui. Plusieurs hommes blancs tous armés font le tour de votre village. Ils s'approchent.

Rouka se mit à rire.

– Allons donc, personne n'osera venir m'attaquer à mon village.

– Cali ne ment jamais. Ils sont au moins

cinquante blancs et peut-être cent noirs.

– Et toi, d’où viens-tu ?

– Je fais partie de la tribu de Zogé. Un jour, Rouka a sauvé notre roi.

C’était la vérité.

– Cali se souvient et maintenant, il veut sauver Rouka.

Le chef crut que Cali disait la vérité.

– Nous allons partir immédiatement.

Il se tourna vers ses hommes.

– Préparez les bagages, détruisez les maisons.

Mais Cali l’arrêta :

– Non, vous ne pouvez pas vous sauver. Les hommes blancs ont fait tout le tour. Vous allez vous faire tuer.

– Alors comment veux-tu me sauver ?

– Cali a interrogé un nègre. Les hommes blancs veulent une femme blanche que Rouka a capturée. Si Rouka laisse aller la femme blanche, les blancs vont s’en aller sans se battre.

Rouka serra les poings.

– Ils veulent Diane ! Jamais, je la garde pour moi.

– Rouka et tous ses hommes vont se faire tuer.

– Nous allons nous défendre jusqu’au bout.

Plusieurs autres nègres avaient entendu la conversation, songeait aux femmes, aux enfants aux vieillards.

– Vous devriez délivrer la prisonnière, risqua un nègre du village.

– Jamais, fit Rouka.

– Ils vont nous tuer, nous allons tout perdre à cause d’une femme.

– C’est ma femme.

– Pas encore, fit un nègre. Ta femme, c’est Lila.

– Je ne veux plus de Lila.

– Vous n’avez pas le droit de tous nous sacrifier à une femme.

Les nègres commençaient à crier. Cali avait

réussi. Rouka était de plus en plus mal à l'aise.

– Délivrez la blanche !

Les nègres criaient maintenant et ne s'occupaient plus de Rouka.

– Qui est votre chef ?

– On n'a pas besoin d'un chef qui veut nous sacrifier pour une étrangère.

– Arrêtez, cria Rouka. Je vais la délivrer, oui, je vais lui rendre la liberté.

Les nègres se calmèrent brusquement.

Cali proposa alors :

– Je puis emmener la blanche jusqu'aux hommes blancs et leur dire de ne pas vous attaquer.

– Entendu, fit Rouka, l'âme en peine.

Le chef des bandits devait s'avouer vaincu.

– Mais je prendrai ma revanche, je punirai ceux qui se sont révoltés contre moi.

*

Lila poussa la porte de la cabane.

Elle aperçut Diane plus belle que jamais.

– Je suis surprise, dit-elle en anglais. Diane demanda doucement :

– Surprise ! Pourquoi, mademoiselle Lila ?

– Rouka m'a dit que vous étiez moins jolie que moi.

– C'est la vérité.

– Non.

– Si, vous avez un genre exotique que je ne possède pas. Je suis peut-être jolie, mais vous, vous êtes aguichante.

– Vous croyez ?

– Sûrement. Maintenant, écoutez-moi, Lila. Aimez-vous Rouka.

– Oui, j'ai tout quitté pour lui.

– Alors vous pouvez conserver votre bonheur. Vous allez m'aider à m'enfuir. Je ne veux pas rester ici. Rouka ne m'aime pas. Il est attiré par

mon charme, c'est tout.

Lila ne répondit pas.

– Vous êtes capable de m'aider, si vous le voulez, Lila. Je m'enfuierai et plus jamais je ne reviendrai ici. Lila enfin sembla prendre une décision.

– Non.

– Comment non ?

– Si Rouka voit que vous avez fui, il comprendra que je vous ai aidée. Il m'en voudra, il ne me pardonnera jamais et me tuera.

– Mais non...

– Si, je le connais. Mais il y a un moyen de contourner la situation.

– Lequel ?

– Rouka aime les femmes qui n'ont pas peur. Rouka aime les femmes qui savent se défendre. Si je vous tuais, il ne m'en voudrait pas. Il serait fier de moi. Il serait content de voir que je me suis débarrassée d'une rivale.

– Mais si je pars, il m'oubliera rapidement.

– Pas Rouka, il vous cherchera partout. Il voudra vous trouver.

Brusquement, Lila tira un poignard qui pendait à sa jupe.

– Je n’aurai plus de rivale.

Et elle fonça sur Diane. Le couteau frôla le bras de la jeune Canadienne.

Diane avait fait un pas de côté. Lila s’accrocha dans le pied tendu de Diane et tomba.

Diane ne perdit pas une seconde. Elle sauta sur elle et lui saisit le poignet.

Elle cherchait à lui enlever le couteau. Mais Lila était forte, et résistait à Diane.

L’Espagnole réussit à dégager sa main gauche et empoigna Diane par la chevelure et la fit tourner.

Maintenant elle avait le dessus.

Diane ne perdit pas une seconde et employa le même truc. Les deux femmes roulaient dans un corps à corps où la vie était certes l’enjeu.

Soudain il y eut un cri. Diane se leva

brusquement, surprise. En roulant, Lila avait retourné le poignet et le couteau venait de s'enfoncer dans sa poitrine.

Diane poussa un cri de frayeur.

– Au secours ! Au secours !

La porte de la cabane s'ouvrit. Rouka apparut. Il aperçut Lila, étendue de tout son long et baignant dans son sang.

– Lila !

Il s'agenouilla près de son épouse. Il la souleva dans ses bras.

Lila ouvrit les yeux et murmura :

– Rouka !

– Lila, je ne veux pas que tu meures. C'est toi que j'aime, je ne veux pas.

– Elle m'a tuée, Rouka, elle m'a tuée, venge-moi.

– Je te le promets Lila.

Elle répéta :

– Elle m'a tuée.

Puis elle voulut dire autre chose. Sa bouche s'entrouvrit mais elle laissa s'échapper un râle.

Ses yeux s'ouvrirent fixant le plafond de la cabane et elle demeura là, immobile.

– Lila !

Plusieurs nègres étaient entrés à la suite de Rouka. Le chef se releva, ses yeux étaient embués par les larmes.

– Saisissez-vous de cette meurtrière.

Les nègres hésitèrent.

– Vous n'avez pas compris mon ordre ?

Deux gros nègres saisirent Diane par les bras.

– Je n'ai fait que me défendre, dit-elle. C'est elle qui m'a attaquée.

– Vous allez payer. J'ai promis de me venger. Emmenez-la sur la place.

Cali avait tout entendu.

– J'avais réussi à la sauver et il fallait qu'il arrive une chose semblable.

V

Philippe Cadieux n'avait pas bougé. Mais souvent il regardait sa montre.

– Qu'est-ce qu'il peut bien se passer ? Il doit sûrement être arrivé quelque chose à Cali. J'aurais dû l'accompagner.

Le journaliste décida :

– Je vais m'avancer un peu plus.

Se glissant entre les branches, il s'approcha à un tel point qu'il put enfin voir le village.

– Hé, il y a de l'animation.

En effet, les nègres criaient, gesticulaient. Cali se trouvait parmi eux.

Dans un coin, deux nègres surveillaient de près un autre noir.

– Un prisonnier, probablement. Mais je ne vois pas la fille blanche.

Soudain, une porte s'ouvrit et d'une cabane, quelques nègres sortirent poussant une femme devant eux.

– C'est elle, je la reconnais.

Un peu en arrière, un homme apparut, tenant une autre femme dans ses bras.

C'était Rouka qui transportait Lila au milieu de la place.

Les deux nègres tenaient solidement Diane.

Rouka déposa le cadavre de Lila sur le sol. Tous les gens de son village étaient rassemblés autour de lui.

– Écoutez-moi, fit Rouka.

Le journaliste ne comprenait absolument rien. Rouka parlait une langue totalement inconnue de lui.

– Vous savez qu'un danger nous menace à cause de cette-fille. On veut tous nous tuer si nous ne la remettons pas en liberté.

Il y eut des murmures.

Rouka montra alors le cadavre de Lila.

– Mais regardez celle que vous aimiez, regardez celle que vous aviez appris à connaître, à apprécier comme l’une des vôtres. C’est cette fille qui l’a tuée.

Les nègres se firent menaçants.

– Maintenant nous avons un sérieux problème. Lila m’a demandé de la venger. Est-ce que je dois manquer à ma promesse ? Si je tue cette fille, nous devons nous défendre contre les blancs. Allons-nous reculer devant ces assassins ?

Les nègres se mirent à crier :

– Nous nous défendrons.

– Vous ne pouvez pas manquer à votre promesse.

Dans un des coins, Komo ne perdait pas un mot de la conversation.

– Il faut que je fasse quelque chose. Ils vont la tuer.

Les deux nègres qui se trouvaient près de lui étaient intéressés par la harangue de Rouka. Ils l’écoutaient attentivement, ne perdant pas un mot de ce qu’il disait.

Aussi surveillaient-ils moins leur prisonnier.

– Alors vous êtes bien décidés ?

Un nègre cria :

– Il faut punir la coupable.

Cali ne bougeait pas. Il se creusait les méninges. Lui aussi cherchait un moyen de sauver Diane.

– Elle a tué ma femme d’un coup de couteau. Elle mourra par le couteau.

Le chef des bandits tira son couteau de sa ceinture et s’avança vers Diane.

Cette dernière comprit que sa dernière heure était arrivée.

Comme une femme qui a peur, elle se laissa glisser au sol. Les nègres crurent qu’elle avait perdu connaissance.

– Elle a peur !

– Ce n’est pas une brave, fit un autre.

– Elle mourra quand même, cria Rouka.

Il s’élança sur elle. Dans un dernier effort,

pour retarder le plus possible le moment de sa mort, Diane se jeta de côté tout en faisant perdre l'équilibre à Rouka. Il s'étendit de tout son long et le couteau vola au loin.

Komo vit sa chance. Il bondit entre ses deux gardiens, et à la vitesse d'un éclair, fonça au centre de la place.

Il se saisit du couteau.

Les nègres poussèrent des cris. On voulut arrêter le jeune Komo, mais déjà, il se jetait sur Rouka et le frappait à coup redoublés.

Diane s'était relevée. On ne s'occupait plus d'elle maintenant.

Cali s'avança rapidement.

– Venez.

Il la tira par la main. Diane comprit que ce noir voulait l'aider.

Pendant ce temps, Komo succombait sous les coups de toutes sortes. Mais il était trop tard pour les hommes de Rouka.

Le jeune nègre avait accompli sa tâche.

Rouka était mort.

Komo avait réussi à le poignarder à cinq ou six reprises avant que les nègres lui fracassent le crâne.

– Attention, la blanche se sauve, cria quelqu'un.

Deux gros nègres se lancèrent à la poursuite de Cali et de Diane.

Un coup de feu résonna et un des nègres s'écroula, raide mort, une balle dans la tête.

Les noirs restèrent figés pendant quelques secondes.

Cali avait eu le temps de gagner la forêt.

– Vite, couchez-vous dans les buissons, dit-il en anglais. Ne bougez pas. Je vais essayer de les attirer d'un autre côté.

Deux autres coups de feu venaient de résonner et deux autres noirs étaient tombés.

Diane obéit aux ordres de Cali.

Le nègre, en faisant beaucoup de bruit, s'éloigna en direction opposée.

Les noirs, lancés à sa poursuite passèrent près de Diane, mais sans s'arrêter.

Cali, cependant, avait une bonne avance. Soudain, il eut une idée. Avec l'agilité d'un chat, il grimpa dans un arbre et se cacha dans les branches.

Les noirs arrivaient au pas de course. Ils passèrent sous Cali sans le voir.

Le nègre attendit quelques secondes, puis descendit de sa cachette. Quelques seconde plus tard, il avait retrouvé Diane.

– Venez maintenant. Ils sont tous partis de l'autre côté.

– Je les ai vus.

Le nègre se leva et se mit à courir suivi de Diane.

Soudain il s'arrêta brusquement.

– Ne bougez pas !

Il porta les mains à sa bouche et imita le cri d'un animal.

– Écoutez !

Le même cri retentit quelques secondes plus tard.

– Par ici, venez vite.

Ils continuèrent à marcher le plus vite possible, mais les branches arrêtaient leur marche. Le nègre s'arrêta à nouveau et lança un second cri. Un autre semblable lui répondit.

– Nous approchons.

Quelques secondes plus tard, Cali donna brusquement un ordre à Diane.

– Couchez-vous ici, ne bougez pas.

– Pourquoi ?

– Quelqu'un approche.

Diane obéit. Cali, en rampant, écarta quelques branches, puis il poussa un petit cri.

– Maître !

Quelques secondes plus tard, Diane voyait surgir un blanc.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

– Nous nous expliquerons plus tard.

Cali s'était relevé en vitesse.

– Nous n'avons pas une seconde à perdre. Ils vont nous chercher partout.

Il trouva enfin le sentier et ils continuèrent de s'enfoncer à l'intérieur de la jungle.

À deux reprises, le nègre s'arrêta, croyant avoir entendu un bruit.

– Pour moi, ils doivent avoir abandonné les recherches.

– C'est bien possible.

Diane alors questionna le blanc :

– Qui êtes-vous ?

– Mon nom est Philippe Cadieux, je suis journaliste.

– Qu'est-ce que vous faites dans les parages ?

– Nous sommes en expédition. J'accompagne le professeur Brisebois, un éminent archéologue.

– Et où se trouve le professeur ?

– Il doit être rendu au village des Bakis présentement.

– Des Bakis ?

– Oui.

Et le journaliste raconta comment il s'était lancé à la recherche de Diane.

– Je ne sais comment vous remercier. Vous m'avez réellement sauvé la vie, vous et votre ami.

– Il y a aussi ce jeune nègre !

– Pauvre Komo ! On doit l'avoir fait prisonnier encore une fois.

– Ne vous en faites pas pour lui, il ne souffre plus.

– Vous voulez dire que...

– Il a tué Rouka mais les hommes de Rouka l'ont tué.

Les yeux de Diane se remplirent de larmes.

– Il m'aimait et il avait toujours dit qu'il donnerait sa vie pour moi. C'est ce qu'il a fait.

Diane avançait maintenant avec difficulté.

– Je suis fatiguée et il y a longtemps que je

n'ai pas mangé.

– Un peu de courage, mademoiselle Diane.
Nous avons beaucoup de chemin à faire.

Il demanda à Cali :

– Le village des Bakis, c'est loin ?
– À pied, nous en avons certainement pour une
couple d'heures.

Diane murmura :

– Je ne pourrai pas.
– Il le faut. Les gens de Rouka doivent nous
chercher. Ils ont des montures. Ils vont nous
rejoindre, si nous nous arrêtons.

Diane ne disait plus rien.

Elle continuait d'avancer péniblement. Ses
pieds la faisaient souffrir.

Ses luttes avec Rouka et Lila avaient été loin
de l'aider. Elle s'était épuisée.

Soudain, Diane s'accrocha dans une branche,
glissa et tomba. Le journaliste se pencha
rapidement.

– Vous êtes blessée ?

– Non, je ne me suis pas fait mal.

Diane chercha à se relever mais tout tournait autour d'elle.

– Je n'en puis plus.

Elle fit quelques pas et tomba à nouveau.

Lentement, la nuit jetait son manteau noir sur la forêt.

– Monsieur Cadieux ?

– Appelez-moi Philippe...

– Continuez, continuez avec Cali, laissez-moi ici. Rendez-vous au village des Bakis et revenez me chercher.

– Non, nous allons vous transporter.

– Je n'ai plus la force d'avancer. Allez chercher du secours.

Cali s'était arrêté lui aussi.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Elle est trop faible pour aller plus loin. Nous allons la transporter.

Cali hésita :

– Nous ne nous rendrons pas, maître.

– Mais...

– C'est dur de marcher en pleine jungle, surtout la nuit. Il faut surveiller les animaux. Quand la nuit tombe, certaines bêtes affamées parcourent la jungle à la recherche d'une proie.

– Mais les animaux de la jungle ne s'attaquent pas à l'homme.

– Ordinairement pas, mais quand ils sont affamés...

Le journaliste prit une décision :

– Cali, vas-y tout seul !

– Vous laisser, maître ?

– Oui, je suis armé, je puis me défendre, Cali. Je vais veiller sur Diane. Va chercher du secours chez les Bakis. Va vite.

– Mais maître...

– C'est la seule façon de nous en tirer. Tout seul, tu marcheras beaucoup plus vite, Cali.

Diane protesta :

- Partez avec lui, Philippe, je vous en supplie.
- Maintenant que je vous ai tirée de la mort, jamais je ne vous abandonnerai.

Cali se décida :

- Je vais revenir le plus tôt possible.

*

Le professeur et son groupe étaient arrivés au village des Bakis.

Une animation peu ordinaire y régnait.

En quelques secondes, le professeur apprit la vérité.

Le roi Zoula avait été assassiné, son fils avait été blessé sérieusement et on avait volé le fameux diamant.

– Maintenant le malheur va s’abattre sur notre tribu.

Mais le professeur Brisebois gardait son

calme.

– Ne nous énervons pas. Quelqu’un connaît les hommes qui ont fait ce coup ?

Un noir s’avança :

– Moi.

– Qui es-tu ?

– Je faisais partie des guides qui sont venus ici avec ces blancs.

– Tu connais donc ces blancs ?

– Oui, ils étaient trois.

– Et leurs noms ?

– Celui qui est en charge de l’expédition s’appelle Gaby Aubry. C’est un explorateur.

– Pouvez-vous me le décrire ?

– Il est facile à reconnaître. Il a toute la figure marquée. Il s’est fait attaquer par une lionne.

Le professeur prit quelques notes dans un calepin puis donna un ordre.

Des bagages, on sortit une sorte de radio à batteries.

– Je vais envoyer un message immédiatement.

La plupart des nègres étaient craintifs. Ils avaient peur de cet appareil mystérieux.

Le professeur ajusta ses écouteurs et se mit au travail.

Au bout de cinq minutes, il réussit à entrer en communication avec un poste de Freetown.

Il donna des détails :

– Un blanc qui porte le nom de Gaby Aubry, accompagné d'un autre du nom de Roy, a volé un diamant appartenant aux Bakis.

Et il ajouta :

– Prévenez toutes les villes environnantes. Qu'on surveille surtout les médecins. Cet homme devra sûrement se faire soigner. C'est un dangereux assassin.

Enfin, le professeur demanda :

– Qu'on envoie un message au Canada pour demander des détails sur ce Gaby Aubry. Qu'on annonce aussi que Diane Roy est disparue, enlevée par une bande de hors-la-loi de la jungle.

Le professeur ferma son appareil.

– Cet Aubry ne pourra aller loin.

Somé avait réussi à reprendre ses sens. Il s'occupait maintenant de son père. Les nègres devaient préparer les funérailles selon leur rite.

– Je me demande si Philippe réussira à sauver la jeune Diane.

Somé causa longuement avec le professeur, lui racontant en détails tout ce qui s'était passé.

Brisebois lui parla de Cadieux.

– Cet homme va se faire tuer, dit-il.

– On ne sait jamais. Philippe est courageux et il est accompagné d'un noir qui parle la langue de Rouka.

– Rouka les tuera tous. C'est un homme méchant, aussi méchant que le blanc qui a assassiné et volé mon père.

Vers la fin de la journée, le professeur devenait de plus en plus inquiet.

Il n'avait pas de nouvelles de Cadieux.

– Il a dû lui arriver malheur. Il faudrait faire quelque chose. Il faudrait se porter à son secours.

VI

Pour le première fois, Diane connaissait la peur.

En pleine jungle, seule avec un homme qu'elle connaissait à peine, elle entendait les rugissements de bêtes féroces.

À tout instant, les arbres craquaient. Le vent qui s'était élevé faisait pleurer les arbres.

– Monsieur Cadieux ?

– Oui.

– J'ai peur !

Cadieux la regarda, fort surpris :

– Vous, vous avez peur ?

– Oui, c'est la vérité. Les animaux peuvent nous attaquer. Jamais Cali n'aura le temps de revenir.

Cadieux murmura :

– Il est parti depuis une vingtaine de minutes et connaît fort bien la jungle.

– Il avait encore plus d’une heure de marche à faire.

Soudain, le couple se tut. Un rugissement plus terrible venait de résonner. Il devait y avoir un lion tout près.

Cadieux se leva, très pâle.

– Ne bougez pas.

Il prit sa carabine et écarta les branches.

– Vous entendez quelque chose ? demanda Diane.

– Chut... ne parlez pas.

Soudain, les branches craquèrent tout près du journaliste.

C’était bien un lion qui n’attaquait pas cependant mais qui se défendrait certainement au besoin.

Mais, pris de panique, le journaliste leva sa carabine et fit feu dans les branches.

Il ne voyait pas très bien le lion et il avait tiré

quand même. C'était une bêtise monumentale.

La balle frôla la bête qui se retourna brusquement et fit entendre un long rugissement qui se répercuta à tous les échos.

Le lion sentait maintenant le danger. On l'avait attaqué et il allait se défendre. La bête leva le nez, flaira la chair humaine et sans bruit, s'avança vers l'endroit où se trouvaient le journaliste et Diane.

La bête pouvait voir dans la nuit. Elle pouvait apercevoir ses agresseurs.

– Vous n'auriez pas dû tirer, dit Diane au journaliste.

– J'ai vu quelque chose remuer. Je crois que je l'ai tué.

Mais juste à ce moment, une forme bondit. Le lion passait enfin à l'attaque.

Cadieux voulut se retourner pour prendre sa carabine, mais déjà, il était trop tard. La bête se jetait sur lui.

Et Diane, impuissante, assistait à la scène. Elle qui ordinairement n'avait pas peur du danger,

était présentement incapable de faire un mouvement pour se défendre.

*

– Bercy ?

– Oui.

– Nous allons réunir tous les noirs disponibles et essayer d’aller porter secours à Philippe. Après tout, j’l y a bien une cinquantaine d’hommes ici.

– Oui, mais ils ne sont pas armés, tandis que les hommes de Rouka ont des flèches empoisonnées.

– Appelez l’interprète, je vais parler à Somé et il va essayer de décider ses gens.

Somé écouta attentivement le professeur.

– Moi, je suis prêt à vous accompagner.

– Vrai ?

– Je sais que vous êtes un sorcier très puissant. Vous avez parlé à des hommes qui n’existent pas.

Il voulait parler du radio.

– Et les tiens ?

– Ils n’auront pas peur avec vous. Je vais leur dire un mot.

Somé harangua son peuple.

– Que ceux qui sont assez braves pour m’accompagner, me suivent.

Aussitôt presque tous les hommes s’offrirent. Somé dut faire un choix.

– Quelques-uns doivent rester ici pour protéger les femmes et les enfants.

Il prit les plus vaillants guerriers. On s’arma le mieux possible puis le professeur donna le signal du départ.

– Nous arriverons au village de Rouka pendant la nuit. Ce sera le temps de les attaquer par surprise.

Ils se mirent en route. Somé et quelques-uns de ses hommes ouvraient la marche.

Ils avançaient depuis près d’une heure. La nuit enveloppait maintenant la forêt lorsque Somé

s'arrêta brusquement.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Quelqu'un... Somé a entendu un bruit de pas. Ne bougez plus personne.

Somé s'avança lentement en rampant.

Tout à coup, le professeur le vit bondir et il y eut un cri.

On luttait à quelques pas de là.

– Venez Bercy.

Le professeur et son ami s'avancèrent. Ils virent deux ombres se roulant sur les branches. Le professeur alluma son projecteur et poussa un cri :

– Cali !

L'interprète cria :

– Ne vous battez plus, Somé, c'est un ami.

La lutte cessa immédiatement. Les deux noirs se relevèrent.

– Cali est venu pour chercher du secours. Cali est bien content de vous avoir rencontrés.

– Où est Philippe ?

– En forêt, pas loin d’ici, avec la femme blanche.

– Pourquoi ne t’a-t-il pas suivi ?

– La femme ne peut plus marcher. Le maître est resté avec elle.

– Tu connais l’endroit exact ?

– Oui, venez.

Cali partit rapidement, suivi des autres. Soudain, le noir s’arrêta brusquement. Il venait d’entendre le rugissement d’un lion.

Le professeur et Bercy prirent leur carabine, prêts à intervenir.

Soudain, un coup de feu résonna.

– Venez vite, cria Cali.

Il poussa les branches. Juste à ce moment, il y eut un autre rugissement, suivi d’un cri de femme.

Le professeur alluma son projecteur.

Le lion venait de s’élancer sur Philippe

Cadieux.

Mais en voyant la lumière, il sentit le danger, s'arrêta et tourna la tête.

Bercy, un genoux par terre, épaula et fit feu.

La balle pénétra dans la tête du lion, juste entre les deux yeux.

Un autre coup de feu suivit et cette fois, la balle toucha l'oreille et le lion s'écrasa près de Cadieux.

– Philippe, tu n'es pas blessé ?

– Professeur !

Cadieux se releva :

– Non, je n'ai absolument rien mais je vous avoue que j'ai eu la... la...

Le journaliste ne put en dire plus long et il perdit connaissance.

On le ranima rapidement. Pendant ce temps, Somé avait donné des ordres à ses hommes. On fabriqua un brancart pour transporter Diane.

Bercy sortit une gourde qui pendait à sa ceinture.

– Buvez, c’est un peu d’alcool. Ça va certainement vous faire du bien.

Dix minutes plus tard, le petit groupe reprenait sa marche en direction du village des Bakis.

*

L’alcool et un bon repas remirent Diane de nouveau en parfaite condition physique.

– Maintenant, que comptez-vous faire ?

– Mais continuer ma route, avec mon oncle et monsieur Aubry,

– Vous ignorez ce qui s’est passé.

Le professeur la mit alors au courant des faits.

– Il me semble que c’est impossible. Mon oncle n’est pas un assassin.

– Il n’a pas tué mais il était le complice d’Aubry. En ce moment, on les recherche partout. Voulez-vous que je vous donne un conseil, mademoiselle Roy ?

– Certainement.

– Je vais envoyer un message, par radio et demain, un hélicoptère viendra vous prendre. Il vous amènera jusqu'à Freetown. De là vous pourrez vous mettre en communication avec le Canada.

– Pas tout de suite.

– Pourquoi ?

– Je veux retrouver mon oncle et Aubry, je veux rapporter le diamant aux Bakis.

– Laissez la police s'occuper de ça. C'est une tâche trop dure pour les épaules d'une femme.

– Oh ! non, professeur, vous ne connaissez pas Diane Roy.

– Pour le moment, dormez, demain, vous verrez plus clair dans vos idées.

Le lendemain, Diane fut éveillée par le bruit des tam-tams. On chantait et on dansait au dehors.

– Qu'est-ce qui peut bien se passer, une fête ?

En effet, ça ressemblait à une fête, et pourtant,

cela n'en était pas une. Les nègres chantaient le service funèbre de leur roi.

Une fois les chants et les danses terminés, on enterra le corps de Zoula, et Somé resta longtemps à pleurer sur la terre qui recouvrait maintenant le corps du roi.

Le professeur aperçut Diane.

– Ah ! vous êtes levée ?

– Oui, je n'aurais jamais pu dormir avec tout ce tapage.

– Eh bien, j'ai de bonnes nouvelles pour vous.

– Ah !

– D'ici une heure ou deux, un hélicoptère va venir vous chercher..

– Vrai ?

– Quant à votre oncle et son complice, nous sommes toujours sans nouvelles. Mais on ne devrait pas tarder à les retrouver.

Diane murmura :

– Ils vont sûrement chercher à entrer au Canada avec leur diamant.

L'hélicoptère annoncé, arriva une heure plus tard. L'appareil se posa au centre de la place.

Diane remercia le professeur et ses amis puis parla plus longuement à Philippe Cadieux.

– Quand vous serez de retour à Montréal, monsieur Cadieux, je tiens à ce que vous veniez me voir.

– Je n'y manquerai certainement pas, mademoiselle.

Diane prit place dans l'hélicoptère et bientôt, l'appareil s'éleva pour voler dans le ciel en direction de Freetown.

– Je vais envoyer un message pour qu'on sache que Diane est sauvée. On ne doit pas avoir prévenu le Canada.

*

Les autorités canadiennes avaient été mises au courant des faits qui s'étaient déroulés en Afrique.

– Celui qui peut nous donner le plus de renseignements sur Aubry, est le patron du journal *la Trompette*.

Ils dépêchèrent deux hommes au bureau du journal.

– Nous désirons voir monsieur Dupas, s’il vous plaît.

– Un instant.

Dupas reçut les deux policiers.

– Vous avez une journaliste du nom de Diane Roy qui est présentement en Afrique ?

– En effet.

– Elle est accompagnée de deux hommes. Un monsieur Roy et un dénommé Aubry ?

– Oui.

– Eh bien, nous avons de mauvaises nouvelles pour vous.

– Comment ça ?

– Ces deux hommes sont recherchés pour meurtre. Quant à votre journaliste, elle a été enlevée par des bandits de la jungle et je crains

bien que vous ne la retrouviez jamais.

Dupas pâlit.

– Qu'est-ce que vous dites ? Diane, enlevée !

– Nous n'en savons pas plus long. Le message nous est parvenu de Freetown. On veut des photos de ce monsieur Roy et de Gaby Aubry.

Dupas donna l'adresse d'Aubry.

– Quant à Roy, je ne sais pas du tout où vous pourrez l'atteindre.

Soudain il eut une idée.

– Attendez donc une seconde.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Roy ressemble comme deux gouttes d'eau à son frère, le père de Diane.

– Et vous avez sa photo ?

– Oui.

Dupas la leur remit. Bientôt, les deux policiers partirent.

Quelques secondes plus tard, la nouvelle de la disparition de Diane se répandait comme une

traînée de poudre.

Michel Dupuis, le jeune journaliste qui avait connu Diane à Hollywood, qui l'avait suivie au Canada et qui était amoureux d'elle, entra en trombe dans le bureau de Dupas.

– Monsieur Dupas ?

– Qu'est-ce qui vous prend d'entrer comme ça sans frapper ?

– Je veux un congé.

– Un congé ?

– Oui, de plusieurs jours, et vous faites mieux de me l'accorder.

– Dites donc...

– Un congé sans solde. Si vous refusez, je vous donne ma démission.

– Mais allez-vous m'expliquer...

– Je pars pour l'Afrique,

– Voyons Dupuis, soyez sérieux, qu'est-ce que vous irez faire là-bas ?

– Sauver Diane.

Dupas ne put s'empêcher de rire.

– Un homme seul, voyons, vous ne pourrez rien faire. Songez-y.

– C'est tout pensé, monsieur Dupas. Je connais un ami qui a un avion. Je suis prêt à payer pour le voyage. Je pars tout de suite.

– Dupuis !

– Inutile, monsieur Dupas, je suis décidé.

Et le jeune journaliste passa la porte.

Deux heures plus tard, Dupas était demandé au téléphone.

– Monsieur Dupas ?

– Oui ?

– Nous venons de recevoir un autre message d'Afrique.

– Qui parle ?

– Un des deux policiers qui sont allés vous voir, tout à l'heure.

– Ensuite ?

– Diane est sauvée.

– Quoi ?

– Elle est même en route pour Freetown.

Dupas bondit :

– Il faut arrêter Dupuis.

– Qui est Dupuis ?

– Un jeune homme, amoureux de cette Diane. Imaginez-vous qu’il veut partir pour l’Afrique, en avion ?

Mais Dupas pourra-t-il rejoindre Dupuis avant son départ ?

Et Diane se lancera-t-elle à la recherche de son oncle et de Gaby Aubry ?

Si on retrouve les deux hommes, seront-ils tous deux condamnés à la pendaison ?

Retrouvera-t-on le diamant des Bakis ?

Ne manquez pas la semaine prochaine, une autre tranche du roman de l’année, **DIANE, LA BELLE AVENTURIÈRE**, un texte de Pierre Saurel.

Cet ouvrage est le 464^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.